

REMARQUES sur deux Notices relatives à LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER, mort le 24 avril, à l'âge de 73 ans dix mois et demi.

DANS une *Biographie moderne*, imprimée en Allemagne, l'on accorde à M. Mercier (1), trois ou quatre chapitres qui offrent quelques idées heureuses ou piquantes par leur singularité, etc.; et l'on se hâte d'ajouter que ces chapitres même sont écrits, comme tout le reste, d'un style fait pour les halles. Cette opinion, si toutefois c'est une opinion, ne pouvant être adoptée que par des personnes très-jeunes qui n'auraient en-

---

(1) Je cède à l'usage, sans être toutefois de l'avis de Voltaire, qui trouvait peu conforme à la politesse française de dire simplement Chaulien, la Motte, au lieu de monsieur Chaulieu, etc. On ne doit, disait-il, se servir de ces manières de parler envers les morts que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Je trouverais plus simple de considérer tout homme qui a de la célébrité, comme déjà ancien pour nous, et appartenant à l'histoire du moment où il ne vit plus. S'il faut qu'il s'écoule du temps après la mort, comment déterminer combien nous devons attendre? Il me semble que c'est surtout en cessant de vivre, que l'on cesse d'être pour nous un membre de la société. Il en est autrement des hommes qui n'ont aucune réputation; on peut continuer à joindre à leur nom le mot de monsieur, précisément parce que cela ne durera pas, et qu'ils ne seront plus nommés quand ils seront anciens.

tendu parler de M. Mercier que depuis peu d'années, je crois inutile d'indiquer quelques-unes des nombreuses pages qu'il n'a point écrites pour les halles, bien qu'on puisse y trouver, en effet, plus de négligence que dans les froides productions de tel qui travaille avec beaucoup de soin, et qui échappera certainement au malheur de partager *la gloire tudesque de Mercier*. C'est pousser un peu loin la suffisance parisienne, que de réduire le monde littéraire à Paris seul : l'auteur de cet article, dans *la Biographie*, paraît y être fort disposé ; mais ce qu'il affecte expressément, c'est un profond, je devrais dire un ridicule mépris pour le goût des étrangers. *Les idées bizarres, souvent extravagantes de Mercier... l'admiration que lui prodiguent quelques Allemands... Ce ton populacier est précisément ce qui a fait tout son succès parmi les étrangers*. Peut-être quelques Allemands, et même quelques Français, trouveront-ils ce ton haineux plus méprisable que ne le serait même un ton populacier. Je ne relèverais point cette injurieuse critique, si l'auteur qu'elle attaque était vivant : il l'était lorsqu'elle parut, puisque la 3<sup>e</sup> édition porte la date de 1807 ; mais on dit qu'à cette époque elle ne put circuler ici, en sorte que c'est un livre nouveau, du moins pour l'intérieur de la France.

Le 15 mai, *le Journal des débats* a parlé moins indécement de M. Mercier, mais sans lui rendre une entière justice. « M. Mercier fut d'abord, aux yeux de la jeunesse, une espèce de grand homme ; il finit par n'être plus rien du tout : autrefois on le regardait avec admiration ; dans ces derniers temps on ne pouvait plus le regarder sans rire ». Pour moi, j'ai toujours vu sans rire sa belle tête (1), son regard fin, son sourire parfaitement bon. Peut-être, au reste, est-il des hommes plus disposés à rire ; peut-être même ne respectent-ils que ceux dont le pouvoir quelconque et l'influence, dont le talent inépuisable et les jeunes forces leur inspirent ou des craintes, ou des espérances. M. Mercier a trop écrit ; et plusieurs de ses livres sont dès long-temps oubliés : mais quelques-uns resteront, et méritaient de n'être point confondus avec les premiers. On ne doit pas dire indistinctement, « Ses écrits sont morts avant lui ». Ce n'est point le partage des auteurs qui joignent, à beaucoup d'esprit, de l'originalité, de la verve, de la pénétra-

---

(1) J'ai entendu dire que dans un autre journal on avait parlé de la difformité physique de M. Mercier. C'est positivement une erreur. M. Mercier fut un bel homme ; jusqu'au dernier moment il est resté tel, autant que cela est possible à près de soixante-quatorze ans, et il ne serait pas difficile de retrouver dans sa famille des traces de cette beauté.

tion, et des intentions généralement louables. Même, en abusant de leur facilité, de tels hommes laissent un certain nombre de morceaux très-heureux. Mais, après un demi-siècle de travaux littéraires, survivre à tous ses ouvrages, c'est un malheur réservé à quelques hommes de lettres qui n'ont qu'un talent acquis, un art sans inspiration, et qui, ayant appris à faire un livre comme on apprend un métier, ont résolu d'écrire toute leur vie, sans que jamais on voie pourquoi ils s'avisèrent d'écrire. Les huit ou dix lignes qui terminent cet article du *Journal des Débats*, ne sont que justes, mais elles sont entièrement satisfaisantes. Elles semblent prouver que les passages trop contraires à M. Mercier, qui les précèdent, n'ont été dictés par aucune de ces préventions qui naissent des démêlés personnels, communs entre les littérateurs, hostilités tout au moins inutiles, que Mercier lui-même a plus d'une fois provoquées; mais qui, dans son esprit, n'étaient qu'un badinage, et prenaient la teinte de son aimable caractère.

DE SEN\*\*